

HISTOIRE

DE

Sainte Énimie

PRINCESSE DE LA FAMILLE ROYALE MÉROVINGIENNE

par

L'abbé Eugène JORY
(1872)

Éditions Saint-Remi

– 2017 –

Mende, le 20 septembre 1872.

MONSEIGNEUR,

Vous avez bien voulu me confier le soin d'écrire l'Histoire de saint Énimie.

Aujourd'hui l'œuvre est terminée, je viens la déposer à vos pieds comme un juste hommage de respect, de reconnaissance et de dévouement filial.

Je suis avec vénération, Monseigneur, de votre Grandeur, le serviteur très-obéissant,

EUG. JORY.



Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
www.saint-remi.fr

APPROBATION.

Nous EVÊQUE DE MENDE, après avoir pris connaissance de l'Opuscule intitulé : *Histoire de sainte Énimie*, par M. l'abbé Jory, missionnaire du diocèse, l'approuvons et le recommandons, comme très-propre à entretenir et à ranimer de plus en plus la précieuse dévotion à cette sainte-fille des rois, descendue si généreusement des marches du Trône, pour se vouer à une vie pénitente et mortifiée, et aller s'ensevelir dans la solitude avec Jésus, son Époux crucifié.

Ces exemples, si beaux et si touchants par eux-mêmes et par le charme qui s'y attache, comme par celui du livre qui nous en retrace le tableau d'une manière si attrayante, sont d'autant plus utiles et plus nécessaires de nos jours, qu'on y compte en plus grand nombre ceux que le saint Apôtre appelait en pleurant *les ennemis de la Croix de Jésus-Christ*.

Puissent de pareils exemples engager les âmes généreuses à marcher, sur les traces de la Vierge royale, et sur les pas de l'Agneau, à la conquête du Royaume des Cieux.

Ils seront, nous aimons à l'espérer, d'autant plus puissants et plus efficaces, qu'ils nous viennent d'une noble enfant de la France, de la famille de nos rois ; et c'est dans nos heureuses contrées que la Vierge prédestinée avait choisi, pour sa vie angélique, l'asile béni qui devait être pour elle le parvis du Ciel.

Daigne le Seigneur, bénir le pieux auteur avec son ouvrage, aimable fleur, déposée sur l'autel de notre céleste Protectrice.

Mende, le 28 septembre 1872.

† JEAN-A.-MARIE, *Évêque de Mende*.

INTRODUCTION

À

L'HISTOIRE DE SAINTE ÉNIMIE

I

Dans le diocèse de Mende, connu autrefois sous le nom de Gévaudan, on rencontre sur les rives du Tarn, une petite ville appelée Sainte-Énimie. Elle est assise au fond d'un val étranglé entre deux *causses*¹ qui le contournent et le rendent plus semblable à un puits qu'à une vallée ; mais quelque déshérité qu'il soit de la nature, ce sol pierreux s'améliore chaque jour sous la main intelligente des habitants du pays. Avec une audace et une constance prodigieuses, ils profitent du moindre pli de rocher, de la moindre crevasse pour y transporter, souvent sur leur dos, un peu de terre végétale destinée à nourrir quelque arbre fruitier ; et, au premier signal du printemps, les amandiers, les cerisiers, couvrent de leurs fleurs blanches ou roses les aspérités les plus rocailleuses de ces pentes abruptes.

Faut-il s'étonner que ces vigneron intrépides aiment leur sol natal, après l'avoir ainsi transformé, et même créé, en quelque sorte, en l'arrachant de vive force aux mains d'une nature très-avare pour eux ? Aussi lorsque du milieu de la hauteur qui s'élève

¹ C'est le nom donné dans quelques départements à des plateaux calcaires, élevés et la plupart du temps très-arides, situés entre deux rivières.

à l'Occident, on abaisse la vue, non sans vertige, vers le fond de leur vallée, l'oeil embrasse un paysage des plus pittoresques. A gauche vers le Nord, sur le coteau rocheux qui domine la source de Burle, se dressent les ruines d'un ancien monastère dont la façade restée debout, semble protéger encore la petite ville bâtie à ses pieds et trop souvent à ses dépens. Vis-à-vis, on aperçoit le Tarn qui s'avance vers vous, traînant ses flots avec lenteur sur un lit de sable démesurément élargi par les inondations ; parvenu en face d'un magnifique pont à cinq arches plusieurs fois séculaires, il parait s'arrêter avec complaisance autour d'un rocher taillé à pic comme une forteresse, puis coulant silencieux sous les vieilles arcades, il vient caresser mollement le pied de la montagne. Sur ces rives étroites on voit peu de prairies, mais des vignes nombreuses étalant jusqu'à mi-côte leurs pampres fertiles, encadrent dans une riante verdure les habitations qui semblent enfouies au-dessous d'elles.

Très-fiers de leur vallée au point de vue du site, les enfants de Sainte-Énimie parlent avec non moins de satisfaction des antiques souvenirs qui s'y rattachent. Tout chez eux garde l'empreinte du passage de la Bienheureuse dont leur ville porte le nom. Si, tourné vers l'Occident, vous leur demandez ce qui se cache derrière cette muraille blanche et arrondie, attachée comme un nid d'hirondelle au flanc d'une roche gigantesque, ils répondent : *C'est le lit de la Sainte*. Là se trouve une grotte où sainte Énimie a passé la plus grande partie de sa vie pénitente. Ce n'est pas la seule, ajoutent-ils, que notre bienheureuse ait consacrée par sa présence ; et, en achevant ces mots, ils montrent au Nord-Est de la ville, derrière les rochers de Castel-Merlet, une autre caverne qui s'appelle « *La chaise de sainte Énimie*. » C'était là pour leur patronne un but de promenade solitaire ; Elle allait quelquefois s'y asseoir durant le jour, pour méditer. En vous conduisant sur le vieux pont aussi hardi que solide, dont nous avons déjà parlé, ils affirment avec la même assurance, mais avec moins de raison¹, que

¹ Le pont actuel a été construit aux frais des états du pays, ce qui n'infirmé en rien la tradition d'après laquelle sainte Énimie aurait, elle aussi, fait construire

sainte Énimie l'a fait bâtir. Ils n'attribuent pas une autre origine au couvent dont on aperçoit les ruines majestueuses au Nord de la ville. Pour eux, tout ce qui, dans leur vallon, offre quelque intérêt au voyageur date certainement du temps de sainte Énimie.

Quelle est donc cette femme dont le nom est écrit en quelque sorte sur toutes les pierres de la vallée ? Est-ce au sein de ces gorges profondes qu'elle a reçu le jour ? Si affirmatifs qu'ils se montrent sur toutes les autres, les saint Énimiens répondent toujours négativement à cette dernière question, et, depuis de longs siècles, leurs pères ont proclamé comme eux l'origine étrangère de leur glorieuse patronne. Nous avons appris de nos ancêtres, disent-ils, que la fille d'un très-ancien roi de France, appelée Énimie, vint se baigner dans la source de Burle pour y chercher un remède à la lèpre dont elle était couverte. Après avoir obtenu sa guérison elle essaya vainement de regagner la cour de son père ; à chaque nouvelle tentative pour s'en retourner, la princesse fut reprise du même mal. A la seconde rechute Énimie devina ce que le Ciel attendait d'elle, et se fixant pour le reste de ses jours auprès de la fontaine de Burle, elle y fit bâtir un couvent.

Quoiqu'il en soit de ces traditions orales, les titres mêmes du monastère dont elles nous révèlent l'origine les confirment, car il a toujours joui du titre et des prérogatives des monastères royaux. Un autre fondement solide que peut invoquer à son appui cette croyance populaire, c'est le culte rendu de temps immémorial à la vierge Énimie et approuvé récemment encore par la sacrée Congrégation des rites ; les monuments liturgiques de ce culte sont d'accord à peu près en tous points avec les traditions locales.

Néanmoins à l'aide de ces seuls monuments on ne pourrait guère assigner une date même approximative à la naissance de notre Bienheureuse et à son arrivée dans le pays des Gabales, si nous n'avions à notre disposition deux anciens manuscrits qui

un pont sur le Tarn. Dans ce cas le pont actuel aurait remplacé les constructions de la Sainte ruinées par le temps ou par quelque autre cause inconnue.

nous donnent sur l'origine de sainte Énimie, sur sa jeunesse, et sur toute sa vie, les plus précieux détails¹.

Ce sont :

1° *Un poème en langue provençale du XIII^e siècle*, composé par Bertrand de Marseille, d'après les renseignements historiques fournis par un prieur de Sainte-Énimie, ami du poète. Le manuscrit se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris. Il a été plusieurs fois imprimé. Nous avons sous les yeux l'édition de Berlin (1857).

2° *Un manuscrit du XIV^e siècle*, qui se trouve à Paris à la bibliothèque nationale et qui porte les armes de la maison royale de France et de celle de Châteauneuf-Randon.

Il contient : 1° l'office entier de la Sainte noté ; 2° Une vie assez longue ; 3° L'histoire de l'invention du corps de sainte Énimie ; 4° Le récit d'un grand nombre de miracles ; 5° Deux autres abrégés de la première vie par deux auteurs différents, et un petit poème en vers hexamètres et pentamètres.

A ces documents on peut ajouter plusieurs titres non moins anciens des archives Gévaudanaises qui attribuent également à notre Sainte une origine royale et Mérovingienne. L'erreur historique contenue dans ces écrits divers au sujet du nom du père de sainte Énimie ne prouve rien contre l'authenticité des autres faits qu'ils racontent, 1° parce qu'on découvre souvent de semblables méprises dans des récits reconnus d'ailleurs très véridiques ; 2° parce que cette erreur est suffisamment redressée par le contexte même ; 3° parce qu'il est facile de l'expliquer, si l'on se souvient de la méthode d'abréviation alors en usage pour écrire les noms propres. Les documents primitifs sur lesquels ont travaillé les auteurs dont nous parlons, désignaient probablement le père de notre Sainte par le mot abrégé Clo^{us}. Ceux-ci, peu au courant de

¹ M. Boussac, curé de Sainte-Énimie, a eu l'obligeance, par l'intermédiaire de Monseigneur l'Évêque de Mende, de nous communiquer ces deux sources de documents, qu'il tenait lui-même de M. l'abbé Jérôme Charbonnel.

l'histoire profane auront lu Clodoveus au lieu de Clotarius¹. En dehors de ces monuments locaux, les chroniques générales ne disent rien de sainte Énimie ; mais, on ne s'étonnera pas de ce silence pour peu qu'on connaisse les profondes ténèbres qui enveloppent l'histoire de la dynastie Mérovingienne au commencement du septième siècle. Saint Grégoire de Tours n'était plus là pour nous transmettre les merveilles de la vie de notre Bienheureuse, et les quelques détails authentiques parvenus jusqu'à nous sur les saints personnages de cette époque si obscure de notre histoire, sont presque toujours empruntés à des monographies purement locales. Il ne faudrait pas oublier non plus qu'il est très rare de rencontrer dans les chroniques de ce temps la moindre nomenclature des princesses royales. Comme la loi salique excluait les femmes de la succession à la couronne, l'histoire de cette époque laisse dans l'oubli jusqu'à leurs noms ; combien de fois elle ne songe même pas à faire mention des épouses légitimes de nos premiers rois².

II

Qu'il nous soit permis de dire un mot, maintenant, de la manière dont nous avons procédé dans notre travail. Trois modes différents d'écrire l'histoire de notre Sainte s'offraient à nous :

1° Donner un simple abrégé de cette vie.

¹ M. l'abbé J. Charbonnel a résolu de la manière la plus satisfaisante cette difficulté, comme aussi celle qui s'attache au nom de saint Ilère, dans une solide dissertation publiée dans le Bulletin de la Société d'agriculture de la Lozère.

² Nous serions beaucoup plus riches en documents historiques sur la vie de sainte Énimie, si les archives du couvent n'avaient pas été détruites, une première fois avant le X^e siècle, et plus tard sous la révolution de 93. Cette dernière fois les papiers et titres du couvent servirent, dit-on, à entretenir pendant trois jours le feu allumé pour anéantir les objets du culte catholique. (Hist. du Monastère de Sainte-Énimie par M. André, archiviste de la Lozère).

C'est ce qu'on déjà fait le P. Dominique de Jésus dans sa Monarchie sainte ; M. l'abbé J. Charbonnel, dans les petits Bollandistes (5 octobre) ; M. l'abbé Pascal, dans sa *courte histoire de sainte Énimie* (1858) ; l'auteur anonyme de *l'abrégé de la vie de sainte Énimie* (1858). A vouloir s'en tenir là, il eût suffi de reproduire l'un de ces opuscules : nous n'avons pas la prétention de faire mieux en ce genre. Mais un abrégé de la vie de sainte Énimie, sur laquelle il reste déjà si peu de détails, ne répondait pas aux désirs souvent manifestés, de connaître plus amplement l'histoire de cette vertueuse princesse.

2° Fondre ensemble les anciens manuscrits, mais en les traduisant à la lettre sans ajouter un mot¹. Ce deuxième mode nous avait séduit de prime abord comme étant de beaucoup le plus facile ; mais nous avons bientôt compris qu'en nous en tenant là, nous enlevions à l'histoire de notre Sainte tout l'agrément que possède la narration latine. Le génie de notre langue est bien différent de celui de la langue de Jules César et de Tacite. Ces historiens disent souvent en quelques mots ce qui comporterait en français des pages entières de développements. Nous sommes loin de comparer à ces hommes de génie les biographes latins de notre Bienheureuse ; Ceux-ci se montrent quelque fois assez prolixes sur certains détails qui demanderaient moins de paroles. Mais aussi, la plupart du temps, ils se contentent d'indiquer ou bien même ils sous-entendent ce qui, un peu plus développé, aurait pu devenir intéressant. Cette considération nous a donné lieu de croire qu'il serait préférable de sortir des limites étroites d'une simple traduction.

Néanmoins, nous n'aurions peut-être pas osé prendre sur nous de nous arrêter à ce troisième mode, si nous n'avions lu dans la préface de l'histoire de sainte Cécile par D. Guéranger, les lignes suivantes : « Une traduction pure et simple de son récit (de l'historien primitif) n'eut pas rempli notre but qui était de faire

¹ C'est ce qu'a fait d'une manière on ne peut plus exacte M. l'abbé Boussac, curé de Sainte-Énimie, qui a bien voulu nous communiquer le résultat de son travail consciencieux.

complètement connaître sainte Cécile. Il nous a semblé que le biographe d'un saint avait les mêmes droits que tout autre historien, et qu'il n'exagérait point son rôle, si quelque fois, au défaut des renseignements positifs, il suppléait à l'aide d'une vraisemblance justifiée par les monuments. » Un peu plus loin le même écrivain ajoute : « La narration de l'historien primitif laissant à désirer sous le rapport de l'enchaînement et de l'explication des faits, nous n'avons d'autre mérite que d'avoir essayé de la poser dans des conditions intelligibles, pour ceux que la simple traduction des textes originaux avec leurs lacunes et leur facture souvent inculte, ne pouvait intéresser. » Encouragé par l'exemple de l'illustre auteur des Institutions liturgiques, nous avons entrepris d'ajouter au récit des biographes de notre Sainte, non pas assurément des faits nouveaux, ce serait une imposture, mais de courtes réflexions historiques ou morales, de légers développements contenus en germe, ou seulement indiqués à un esprit attentif, dans les pièces originales.

III

Malgré tous nos efforts pour donner de la vie à cette histoire, et la présenter d'une manière intéressante, on trouvera peut-être qu'elle manque de ces détails piquants, de ces petits faits qui donnent de la couleur au récit. On voudra bien alors se souvenir que si la probité de l'historien l'autorise à semer son œuvre de réflexions conformes au sujet, et d'y joindre des développements véridiques, elle lui défend d'inventer aucun fait ni même aucune parole qui ne soit au moins sous-entendue ou supposée dans les documents primitifs.

Quelques lecteurs nous adresseront peut-être un reproche contraire. La plupart des faits reproduits dans cette histoire étant miraculeux, courent le risque de scandaliser ce dangereux penchant au naturalisme, qui domine souvent dans notre siècle les esprits mêmes les moins hostiles à la religion. Pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? Avant de nous livrer à l'étude conscien-

cieuse, à laquelle ont daigné nous inviter de hauts et bienveillants désirs qui seront toujours pour nous des ordres, nous avons craint un moment de ne pouvoir admettre dans son intégrité la légende de sainte Énimie. Mais ce qui nous avait un peu surpris de loin n'a fait que nous attirer de plus en plus vers notre Sainte lorsque nous l'avons étudiée de près. Il nous a été facile de voir qu'il n'y a rien dans son histoire qui dépasse les prodiges relatés d'ordinaire dans la vie de saint la plus authentique. Ce qui étonne surtout dans la biographie de notre Bienheureuse, c'est le fait d'une princesse royale venant guérir de la lèpre et terminer sa vie au fond d'une vallée sauvage du Gévaudan. Mais pour peu qu'on étudie les traditions et les monuments locaux relatifs à sainte Énimie, il faut admettre ce fait ou bien nier toute certitude historique.

Aussi bien ne serait-il pas impossible de découvrir une des raisons providentielles qui expliquent, peut-être, l'héroïque immolation à laquelle semble condamnée notre Bienheureuse. Elle était de cette race mérovingienne, de laquelle le souvenir récent des désordres et des crimes de Chilpéric réclamait une éclatante expiation. Il est vrai qu'au moment où la reine Frédégonde rivalisait avec son époux d'audace et de cruauté sacrilèges, une autre reine, la veuve de Clotaire I^{er}, la digne belle-fille de sainte Clotilde, sainte Radegonde, ne cessait d'offrir au Seigneur, pour expier tant de forfaits, les effrayantes austérités de sa vie angélique. Mais le Ciel voulut sans doute une autre victime, une victime plus pure encore, puisque aux mêmes vertus et à la même vie pénitente, celle-ci vint ajouter le lis sans tache de la virginité. D'ailleurs la pieuse fille des rois de Thuringe n'avait pas à expier les crimes d'une race qui n'était pas la sienne. Devenue presque par force l'épouse de Clotaire I^{er}, Radegonde ne lui donna aucun enfant ; et son royal époux ayant bientôt compris qu'elle était née pour d'autres noces que celles de la terre, consentit, quoique à regret, à la laisser s'unir pour toujours au fiancé divin qui l'appelait dans le cloître. Notre Sainte au contraire a pu s'immoler en holocauste pour les crimes de sa propre famille, car elle était du sang même de Frédégonde et de Chilpéric. Or, cela supposé, quel pays était capable autant

que le désert où elle vint s'ensevelir, d'arracher Énimie aux plaisirs terrestres, et de favoriser son immolation de tous les jours ? Au reste il s'agit ici d'un fait surnaturel qui s'impose par cela seul qu'il est le produit de la volonté divine, et loin de nous la prétention ridicule de vouloir en quelque sorte donner raison à la Providence, elle se passe bien de notre appui. Nous avons voulu simplement signaler un des côtés providentiels qu'il nous semble entrevoir dans l'histoire de notre Bienheureuse.

Puissent les bonnes âmes qui liront cette vie éprouver les mêmes impressions douces et pieuses que nous avons goûtées en l'écrivant ! Puissent-elles, y puiser la résolution de marcher, de plus en plus fidèles, sur les traces d'une aussi admirable Vierge ! Lorsqu'il opère de telles merveilles dans les saints, Dieu ne songe pas uniquement au bien spirituel de ces amis privilégiés. Son regard paternel se reporte en même temps sur nous, et quoique dans la distribution de ses grâces les parts ne semblent pas toujours égales, nous pouvons tous profiter de cette inégalité même. La puissance des forts vient en aide à la faiblesse des petits, la vertu des uns excite l'émulation des autres, et, grâce à d'éclatants exemples, des hommes qui n'auraient peut-être pas osé tout seuls viser au simple devoir, atteignent quelquefois les degrés les plus sublimes de l'héroïsme chrétien. Ne nous plaignons donc pas de ces supériorités morales qui sont loin d'être écrasantes comme celles du monde : celles - là nous montrent d'autant mieux le chemin que leur vif éclat les fait mieux apercevoir. Ce sont des phares élevés par la main de la Providence sur le rivage de la patrie pour nous signaler les trop nombreux écueils qui se cachent sous les flots, et nous conduire plus sûrement au port. Ce sont des modèles : suivons généreusement le chemin où brillent encore les traces glorieuses de leurs pas ; c'est l'unique moyen de partager un jour leur immortelle récompense.

Mende, le 2 juillet 1872, fête de la Visitation de la Très-Sainte Vierge.

HISTOIRE
DE
SAINTE ÉNIMIE

CHAPITRE PREMIER

Naissance de sainte Énimie. — Ses premières vertus. — Elle fait vœu de virginité. — Sa piété dans les églises. — Sa charité pour les pauvres et les malades.

Pour être admirable dans les saints, Dieu n'a pas besoin de placer leur berceau dans le palais des rois. Un seul rayon tombé de sa main sur le front du plus petit d'entre les hommes, y fait briller une auréole devant laquelle les potentats eux-mêmes sont forcés de s'incliner. Mais si l'auréole de la sainteté se passe facilement des splendeurs d'une naissance illustre, il n'en est pas moins vrai qu'elle leur emprunte une gloire de plus : celle d'avoir triomphé du monde au cœur de son empire, et là où il se montre le plus fort. Il est beau de mépriser, même de loin, les joies et les honneurs frivoles de la terre ; mais il est plus glorieux encore de les savoir fouler aux pieds lorsqu'ils accourent d'eux-mêmes au-devant de nos désirs.

Ce fut la gloire de la sainte dont nous allons raconter la vie. Ses plus anciens biographes s'accordent à lui donner pour frère

Dagobert I^{er}¹, d'où il suit naturellement qu'elle était fille de Clotaire II, dit le Jeune. Clotaire ressembla beaucoup plus à Clovis I^{er}, son bisaïeul, qu'à Chilpéric, son père. C'était, d'après les anciennes chroniques, « un prince instruit dans les lettres, craignant Dieu, très-généreux envers les pauvres, les églises et le clergé..... » Dans la cour de ce prince, la reine Bertetrude² donna le jour à une fille qui reçut au saint baptême le nom d'Énimie³. Lors de la naissance de cette royale enfant, quinze années, ou environ, s'étaient écoulées depuis que sainte Radegonde, en 587, avait doucement fermé les yeux, à Poitiers, au milieu des regrets et des larmes de deux cents religieuses qui l'appelaient leur mère.

Énimie montra de bonne heure qu'elle voulait marcher sur les traces de son illustre devancière. Selon le langage d'un ancien biographe de notre sainte, on eût dit qu'elle comprenait dès le berceau, « que la doctrine chrétienne est la mère de la foi, le soutien de l'espérance, la règle des mœurs, la gardienne de l'innocence, le chemin du salut, la loi de la vertu, et le moyen de s'unir à Dieu pour l'éternité⁴. »

Dès que l'âge lui permit de goûter avec plus de fruit les divins enseignements renfermés dans la sainte Écriture, elle s'appliqua à cette étude avec une piété, une ardeur vraiment extraordinaires. Un de ses historiens raconte qu'elle méditait sur-

¹ Le Dagobert dont il est plusieurs fois question dans nos deux plus anciens manuscrits, est évidemment celui que l'histoire a surnommé *Prædoreliquiarum* et par conséquent le même que Dagobert I^{er}.

² Les historiens n'étant pas d'accord sur le nom de la mère de Dagobert I^{er} (Mabillon, *Ann. Bened.*), nous ne surprendrons personne en disant que la même incertitude s'attache au nom de la mère de notre sainte. Plusieurs biographes l'appellent Astorge ; mais comme, selon les mêmes auteurs, Énimie avait encore sa mère au moment où elle fut frappée de la lèpre, nous avons cru devoir nous arrêter au nom de Bertetrude, épouse légitime de Clotaire II, encore vivante à l'époque de la vie de notre bienheureuse où celle-ci fut atteinte de sa cruelle maladie.

³ *Enimia*, quelquefois *Eremia*, et aussi *Emmia*, d'où est venu peut-être le nom d'Emma.

⁴ Manuscrit de la Bibl. nat., 1^a *Vita*.

tout avec délices ce passage du Livre inspiré : « Heureuse la nation qui a le Seigneur pour son Dieu ; heureux le peuple qu'il a choisi pour son héritage¹. »

Cette parole était alors d'une application facile à la nation des Franks, miraculeusement arrachée au paganisme, et préservée d'une façon non moins étonnante de l'hérésie arienne. Environné de païens et d'hérétiques, ce noble peuple pouvait déjà prendre pour armes et pour devise un lis avec cette inscription sacrée : « *Sicut lilium inter spinas* ; comme un lis au milieu des épines. »

On ne manqua pas, sans doute, de faire remarquer à notre jeune princesse cette glorieuse prérogative de sa nation. Mais déjà son cœur donnait aux paroles que nous avons citées une autre interprétation plus personnelle et plus intime. En voyant germer un peu partout les épines que les cours des rois savent si bien semer sur les pas des âmes innocentes, Énimie n'en comprenait que davantage combien il est doux d'appartenir à Dieu et à lui seul, sans trouble, sans partage, sans préoccupations mondaines. De bonne heure elle avait prêté l'oreille à l'appel du céleste époux, et son cœur s'était empressé de répondre par la promesse irrévocable de n'avoir jamais d'autre époux que lui².

A partir de ce jour, sa foi ne cessa de lui montrer dans la patrie des anges ces multitudes de vierges qui « suivent l'Agneau partout où il va, » et ses jeunes pas s'attachèrent avec une nouvelle ardeur à ne jamais quitter le chemin des préceptes et des conseils évangéliques. « Rose au milieu des épines, » selon la comparaison d'un autre historien, pour se dérober à leurs piquants, elle s'efforçait de monter et de croître du côté du ciel. Elle s'élevait de plus en plus par la prière, par la pureté, par la pénitence, et surtout par la fréquentation des sacrements. Parvenue à cette hauteur, Énimie put bientôt traverser avec indifférence les fêtes les plus enivrantes ; et tandis que le monde chantait et

¹ *Ibid.*, 2a *Vita*.

² « Talibus exhortationibus velut divinis invicem consonantibus oraculis animata..... virginitatem suam tenore perpetuo Deo devovit. » (2a *Vita*. Manuscrit de la Bibl. nat).

s'amusait bruyamment autour d'elle, son âme, comme celle de sainte Cécile, offrait au Seigneur un cantique bien différent de ceux qui frappaient son oreille. Son pieux langage reproduisait, presque à la lettre, la prière si connue de la vierge-martyre : « Que mon cœur et mes sens demeurent toujours purs, ô mon Dieu ! que ma vertu ne souffre point d'atteinte¹. »

C'est ainsi qu'elle vivait au milieu du monde sans lui appartenir, « allant puiser au ciel les eaux divines, seules capables d'éteindre en son cœur l'étincelle des passions naissantes². » Mais plus elle s'efforçait de fuir les yeux du monde, plus la cour admirait la pudeur angélique de son regard, la gravité simple et modeste de sa démarche, la sincérité non moins que la sage réserve de son langage.

Ce n'est pas que l'humble vierge cherchât dans l'admiration dont elle était l'objet la récompense de sa vertu ; elle visait plus haut. Si elle eût borné là son ambition, qui nous dit d'ailleurs que le monde l'aurait satisfaite ? Même quand on aspire à gagner l'estime des hommes, le meilleur moyen de réussir n'est pas toujours de la poursuivre en s'abandonnant aux dangereux calculs de la vanité.

Sans parler de cette modestie angélique dont elle ne se dépouilla jamais, notre jeune sainte, pour échapper le plus souvent possible aux séductions de la cour, mit en œuvre deux grandes ressources : la visite des églises et le soin des pauvres.

A cette époque, les rois Franks avaient déjà dans leur palais un oratoire où ils entendaient la messe. Dans celui de Clotaire, outre la sainte Eucharistie, on conservait précieusement une relique du saint le plus vénéré de tout le moyen-âge, la petite cape de saint Martin³. Enimie passait dans cette chapelle ses plus doux

¹ Office de sainte Cécile.

² Paroles d'un historien de notre Sainte. (Manuscrit de la Bibl. nat.)

³ D'après le savant cardinal Pitra, ce serait même de ce précieux trésor, considéré par nos premiers rois comme une sorte de palladium sacré, que viendrait le nom de chapelle (*capella*, petite cape).

moments. A genoux sur les dalles du sanctuaire, joignant ses mains innocentes, elle demandait au divin époux qu'elle avait choisi la grâce de lui appartenir toujours de plus en plus. Souvent elle entraînait à sa suite un essaim de jeunes filles, ses compagnes, pour aller, loin du palais, visiter d'autres églises et entendre la parole de Dieu¹. Elle s'attachait de préférence à celles des monastères. Le concert de ces voix graves et solennelles, chantant en chœur les louanges divines, ne pouvait qu'avoir pour elle un charme indicible. Son cœur, doucement ému portait une sainte envie aux âmes volontairement séparées du monde. Que n'eût-elle pas donné, dès-lors pour acquérir le droit de mener avec elle une vie solitaire et pénitente ?

Mais la royale vierge ne se contenta pas de visiter les sanctuaires où sa foi lui révélait la présence réelle du céleste époux. Le souvenir des exemples de sainte Radegonde était encore trop récent dans la cour de Clotaire, pour que Énimie ne songeât pas à les imiter dans les moindres détails. On la vit donc souvent occupée, elle aussi, à entretenir la propreté de la maison de Dieu. Elle se plaisait à nettoyer les autels, à les parer, à y déposer de riches offrandes, et lorsque les dons précieux lui faisaient défaut, elle ornait du moins le sanctuaire des fleurs les plus belles que ses doigts avaient pu cueillir.

En ce temps de foi généreuse, nul ne songeait à juger indignes du sang royal ces pieuses et modestes fonctions ; car le Christ était le véritable roi des Franks, et ceux-ci ne voyaient dans leurs autres souverains que les lieutenants couronnés du Roi des rois. On n'avait pas encore appris non plus à regarder d'un oeil jaloux les sacrifices accomplis pour l'ornementation des temples sacrés et la pompe de leurs cérémonies : les églises formaient au grand Monarque autant de palais où chacun, même le plus pauvre, ayant toujours sa place libre, se considérait comme chez soi,

¹ « Cùm ad templorum oracula sæpiùs discurreret..... » (1^a *Vita*. Man. de la Bibl. nat.)

et vénérât dans tout bienfaiteur de la maison de Dieu un bienfaiteur de sa propre maison.

Le culte de notre jeune-princesse envers Jésus-Christ et envers les saints n'avait de comparable que sa charité pour les pauvres, ou plutôt ce n'était là pour elle que l'épanouissement d'un seul et unique amour. Elle avait déjà lu et goûté la parole du Maître divin ; « Ce que vous ferez en faveur du plus petit de mes disciples, je le regarderai comme fait à moi-même. » C'est donc le Christ, son divin époux, qu'elle voyait et qu'elle aimait dans la personne des malheureux ; aussi, l'une de ses récréations les plus douces était de leur faire l'aumône. Non-seulement elle les accueillait avec bonté lorsqu'ils se présentaient d'eux-mêmes, mais encore, selon la coutume de ce temps, touchante imitation de l'exemple du Sauveur, elle ne dédaignait pas de leur laver les pieds, de les servir à table¹ ; et lorsque le vestibule du palais ne lui offrait aucun de ces infortunés, elle s'en allait, dehors, chercher un peu partout des membres souffrants de Jésus-Christ.

A la voir passer au milieu de ses compagnes, vêtue d'une simple robe de laine, sans le moindre bijou ni aucun de ces ornements dont les jeunes filles aiment tant à se parer, qui eût songé à saluer la fille du roi, si l'on n'avait connu les pieuses industries de sa charité ? Mais ces bijoux précieux qu'on eût cherchés vainement sur la jeune princesse, le peuple savait bien où elle les avait déposés. Si grande que fût la générosité de Clotaire envers les pauvres, quelques ressources qu'il mît à la disposition de sa fille pour ses pieuses largesses, celle-ci, paraît-il, les avait bientôt épuisées. Que faire alors pour accroître le budget destiné aux bonnes œuvres ? Sa bourse étant vide, la sainte avait recours à sa garde-robe. Elle donnait ce qu'il y avait de plus précieux, en commençant par les bijoux² ; elle trouvait, dans un tel sacrifice un double avantage : d'abord le soulagement des malheureux, ensuite la satisfaction qu'une mise plus simple ménageait à sa modestie. Le roi

¹ 1a *Vita*. (Manuscrit de la Bibl. nat.)

² « Aurum, gemmas, monilia. et hujusmodi rerum utensilia quibus amat coli mulierum forma nobilium, usibus pauperum publicavit. » (2^a *Vita*. *Ibid.*)

et la reine, qui, la veille peut-être, l'avaient couverte d'étoffes brillantes et de pierreries, la voyant reparaitre le lendemain sans autre ornement que sa modestie virginale, lui adressaient de doux reproches. Énimie avouait, en rougissant, la faute qu'elle avait commise ; elle en obtenait le pardon en promettant d'être plus sage ; mais, entraînée par le tendre penchant de son cœur, et connaissant du reste les sentiments généreux de son père et de sa mère, elle retombait bientôt dans son même péché.

Elle ne se contenta pas de se dépouiller de ce qu'elle avait de plus précieux pour secourir les indigents : ses historiens nous la montrent, dans ses courses de charité, faisant de ses mains royales le lit des malades abandonnés, et pansant elle-même leurs plaies les plus dégoûtantes. Ils ajoutent qu'à l'exemple de sainte Radegonde, elle allait au-devant des lépreux, et, méprisant toutes les précautions usitées à leur rencontre, elle leur témoignait d'autant plus de tendresse qu'ils étaient d'ailleurs plus délaissés¹. C'est ainsi qu'elle échappait au monde, et qu'elle fuyait ses délices, pour aller chercher Jésus partout où la foi lui révélait sa présence adorée.

¹ « Als malautes fasia lieths,
Et aquo era sos delieths.
Lo clop, lo ceq et to lebros
De calque malautia fos
Aque banhava et colgava
E sos malauechs li curava. »
(*Poème de Bertrand de Marseille.*)

APPROBATION.....	3
INTRODUCTION À L'HISTOIRE DE SAINTE ÉNIMIE.....	4
HISTOIRE DE SAINTE ÉNIMIE.....	13
CHAPITRE PREMIER	13
Naissance de sainte Énimie. — Ses premières vertus. — Elle fait vœu de virginité. — Sa piété dans les églises. — Sa charité pour les pauvres et les malades.....	13
CHAPITRE DEUXIÈME.....	20
Les parents de sainte Énimie veulent la marier. — Sa généreuse résistance pour demeurer fidèle à son vœu de virginité.....	20
CHAPITRE TROISIÈME.....	24
Sainte Énimie dans la désolation supplie le Seigneur de lui ravir sa beauté corporelle. — Elle est atteinte de la lèpre.....	24
CHAPITRE QUATRIÈME.....	28
Un ange apparaît à sainte Énimie pour lui dire qu'elle obtiendra sa guérison en se baignant dans les eaux de la source de Burle, en Gévaudan. — Elle n'hésite pas à entreprendre ce lointain voyage.....	28
CHAPITRE CINQUIÈME	35
Sainte Énimie se baigne une première fois dans les eaux de Burle. — Sa guérison. — Elle est de nouveau atteinte de la lèpre.....	35
CHAPITRE SIXIÈME.....	40
Après une seconde rechute, sainte Énimie obtient du Seigneur sa guérison complète et définitive.....	40
CHAPITRE SEPTIÈME.....	45
Sainte Énimie avec ses compagnes et d'autres gens de sa suite fonde une communauté auprès de la source de Burle. — Elle se retire bientôt dans une grotte solitaire où elle mène une vie angélique. — Elle a le don des miracles.....	45
CHAPITRE HUITIÈME	55
Sainte Énimie fait bâtir un monastère et deux églises. — Épreuve à laquelle elle est soumise et dont elle est délivrée par saint Ilère. — Elle est consacrée abbesse.....	55
CHAPITRE NEUVIÈME.....	62
Bienheureuse mort de sainte Énimie. — Ses funérailles. — Sa bien-aimée filleule ne tarde pas à la suivre dans la tombe.....	62

CHAPITRE DIXIÈME	67
Vaine tentative de Dagobert pour enlever les reliques de sainte Énimie.	67
CHAPITRE ONZIÈME	71
Invention des reliques de sainte Énimie.....	71
CHAPITRE DOUZIÈME	75
Miracles opérés par la vertu des reliques de sainte Énimie à Mende, au Puy et dans le monastère qu'elle avait fondé. — Conclusion.....	75
TROIS MÉDITATIONS PRÉPARATOIRES A LA FÊTE DE SAINTE ÉNIMIE.....	83
PREMIER JOUR SAINTE ÉNIMIE MODÈLE DE LA FUTE DU MONDE	83
DEUXIÈME JOUR SAINTE ÉNIMIE MODÈLE DE LA VIE DE PRIÈRE	85
TROISIÈME JOUR SAINTE ÉNIMIE MODÈLE DE LA VIE DE SACRIFICE.....	87
PRIÈRE A SAINTE ÉNIMIE	90
AUTRE PRIÈRE A LA MÊME SAINTE LORSQU'ON EST SOUMIS À QUELQUE ÉPREUVE.	91
LITANIAE SANCTAE ENIMIAE	92
CANTIQUE EN L'HONNEUR DE SAINTE ÉNIMIE	96